

JANIS MACKAY

WILD
SONG

FLURUS

JANIS MACKAY

WILD
SONG

FLEURUS

FLEURUS

Illustration de couverture : Frontal view of boy standing in branches © seanen middleton/
Getty Images.

Direction : Guillaume Arnaud
Direction éditoriale : Sarah Malherbe
Édition : Camille Icole

Direction artistique : Élisabeth Hebert

Direction de fabrication : Thierry Dubus
Fabrication : Audrey Bord
Composition et mise en pages : Text'Oh !

© Fleurus, Paris, 2016, pour l'ensemble de l'ouvrage.
Site : www.fleuruseditions.com
ISBN : 978-2-2151-2933-2
Code MDS : 652 352

Tous droits réservés pour tous pays.

« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. »

*À ma mère, Mary Mackay, qui m'a encouragée
à chanter, danser et marcher du Côté sauvage.*

*Et aux lecteurs secrets de l'école George Heriot à Édimbourg,
qui ont lu et commenté le premier brouillon de Wild Song.
Merci.*

CHAPITRE UN

Une secousse lui parcourt le corps comme si on l'avait réveillé d'un coup de pied. Mais il n'est pas réveillé, il rêve. Il est de retour dans la mer. La mer, toujours. Une épaisse muraille d'eau grise s'élève, menaçante. Elle avance vers lui, le surplombe comme une tour. Voilà qu'elle déferle sur lui. Une autre arrive par-derrrière, puis une autre... d'énormes rouleaux qui éclatent.

Jusqu'au moment où la septième vague géante change de forme. Ce n'est plus une muraille grise mais un bateau, malmené comme un jouet. Le bateau s'est évanoui, englouti par la mer. Des mains se tendent à travers les flots rageurs. Des doigts crispés tentent d'agripper quelque chose, puis disparaissent. Et soudain les mains ne sont plus là. Ni la mer.

Cette chose qui cogne, c'est son cœur. Ses yeux paniqués scrutent le plafond. C'est bien le plafond, pas le ciel cruel. Il se trouve dans un lit, pas à bord d'un bateau. C'est un rêve, rien d'autre – un mauvais

WILD SONG

rêve, il se le répète encore et encore, jusqu'à ce que la chambre cesse de tanguer.

Rendors-toi, Niilo. Tu ne vas pas te noyer.

*
**

Voilà, je ne suis pas un bon dormeur. Et ça empire. J'ai peur de m'endormir, peur que les vagues déferlent sur moi, que le lit se change en bateau. Pour combattre les cauchemars, je m'allonge à même le sol dur. Je ne m'encombre pas de couvertures. C'est inconfortable, c'est froid, mais de cette façon je passe de longues heures sans dormir. Je reste allongé les yeux fermés et j'écoute les bruits de la nuit. J'aime le grincement des trams, le tintement de leur cloche, leur vacarme qui s'estompe. J'aime l'aboïement des chiens, le crissement des pneus des voitures, le gémissement lointain des sirènes. Je reste allongé sur le sol et je m'invente mon monde à moi. Il s'appelle la Capsule. Dans ce monde, je transforme les sirènes en loups hurlants, les chiens qui aboient se muent en ours qui grondent, le vacarme des trams devient le piétinement des rennes. Et je suis loin d'Helsinki – je parcours l'obscurité des forêts avec l'élan puissant...

Mais le sommeil est un chasseur. Il me rattrape. Un peu plus tard, je retrouve ma mère qui pleure, penchée sur moi. Elle me tient, elle sanglote : « Niilo, oh, Niilo. »

WILD SONG

Elle tente de glisser un oreiller sous ma tête mais je la repousse. Le rêve s'est enfui, me voilà bien réveillé. J'aboie sur elle comme un chien.

« Non », gémit-elle.

J'attrape l'objet le plus proche – un livre – et je le projette contre le mur. Elle crie et se protège le visage, mais ce n'est pas elle que je visais. La lumière du petit matin accroche son regard et je vois qu'elle a peur de moi. Elle recule, mais ne s'en va pas comme je veux qu'elle le fasse. Elle reste à la porte, tremblante.

– Ça ne peut pas continuer comme ça, dit-elle. Sa voix tremble maintenant. J'ai envie d'abattre le poing sur le sol quand elle pleure. « Arrête ! » Quelque chose change dans sa voix. Le tremblement a disparu. Elle ne semble plus effrayée, mais coupable. Elle lève les mains comme pour affirmer son innocence. « Ne m'en veux pas, Niilo. J'ai fait ce que je pouvais. » Des larmes brillent dans ses yeux. « Je croyais faire pour le mieux. Je ne sais pas quoi faire d'autre. »

Mais elle ne s'en va toujours pas.

Alors je ris. J'ai envie de lui dire de prendre un calmant. De se détendre. Plus que huit mois et elle sera débarrassée du fils à problèmes. Parce que le jour de mes quatorze ans, je me barre d'ici. *Adios*. Je me tire ! Monde, prépare-toi à me voir débarquer.

Sauf que je n'aime pas les longues phrases. « Va-t'en », c'est tout ce que je dis.

WILD SONG

Mais elle ne s'en va pas. On dirait qu'elle essaie de me parler mais que les mots ne sortent pas. « Niilo ? » Je ne la regarde pas. Je cherche des yeux la télécommande. De la musique. Voilà ce dont j'ai besoin. « Il faut que tu ailles à l'école. C'est la loi qui le veut. » Elle rôde autour de la porte de ma chambre, tripote la poignée mais sans la tourner. « Il y a... des écoles, Niilo. Des écoles spéciales où tu peux trouver de l'aide. »

J'ai trouvé la télécommande. J'allume la musique. Ma mère continue à déblatérer, mais je pousse le volume sonore jusqu'à ce que la musique cogne sur les murs, et sa bouche ressemble à celle d'un poisson, elle s'ouvre et se ferme sans émettre aucun son. Elle secoue la tête et s'en va.

Alors je me rendors. Le jour, les rêves ne me traquent pas. Je dors jusqu'à deux heures de l'après-midi. Une heure plus tard, je suis au marché. On n'est qu'en avril, il fait encore froid, mais ça n'arrête pas les touristes.

Il y en a toute une foule qui grouille autour des fourrures de rennes – c'est vraiment un truc qui m'écoeure, cette frénésie autour d'une pile de peaux et de fourrures à vendre. « Cent cinquante euros, c'est une affaire ! », braille le marchand qui tient l'étal. « Rapportez un authentique morceau de Finlande chez vous pour seulement cent cinquante euros. »

Une femme caresse le renne mort. Je me glisse derrière elle, silencieux comme un chasseur. Et le voilà, juste sous mon nez : le sac de la femme, ouvert pour la négociation. Je repère le portefeuille dedans, en cuir noir, épais. La foule est bouche bée

WILDSONG

devant le renne mort. Je plonge la main dans le sac. « Elle est très belle », dit la femme en ronronnant littéralement. « Ces animaux n'existent pas chez nous, au Japon. »

Je m'attarde une seconde de trop dans le sac. Mes doigts caressent la douceur du cuir, j'ouvre le fermoir, j'en retire une liasse de billets, et c'est alors que l'enfer se déchaîne. Quelqu'un pousse un hurlement. « Eh, lui, là ! » La femme pivote sur elle-même avec un cri, mais trop tard, son argent est au fond de ma poche. Elle essaie de me frapper avec son sac, j'esquive. « Attrapez-le ! » crie le marchand. « Attrapez le voleur ! »

Je décolle, je me taille un chemin à travers la foule comme un acrobate. La course en zigzag, le style slalom, ça surprend toujours les gens. Je sens une main tirer sur ma veste. Je me libère d'une contorsion. J'entends ma veste qui se déchire. Je plonge dans un groupe d'enfants en excursion.

– Stoppez-le ! hurle quelqu'un. Lui, avec les longs cheveux noirs. Arrêtez-le !

Je laisse tomber le slalom. Je fonce dans la foule, je pousse les gamins et les vieilles dames. Je dépasse la mer indistincte de visages choqués. Je percute un étal de bonnets de laine. Ils volent dans tous les sens. Une femme pousse un juron. Quelqu'un essaie d'empoigner la chaîne de ma ceinture, mais je saute de côté comme un boxeur. Il y a quelque chose d'excitant à être pris en chasse. Tout le monde hurle, tout le monde m'agrippe, mais je suis rapide. Glissant comme de l'huile. J'esquive de nouveau, puis je fonce sur la route juste devant un bus. Le

WILD SONG

chauffeur écrase le klaxon et la pédale du frein, mais je suis déjà en sûreté de l'autre côté, avec la sensation d'avoir franchi les rapides d'une rivière.

Tous mes poursuivants se tiennent là-bas, les poings brandis – ils attendent le feu rouge pour traverser. Je monte en courant une rue tranquille pour m'éloigner du marché.

Deux minutes plus tard me voilà dans le métro. Je rentre chez moi avec cent trente-cinq dollars en poche. Je me laisse aller contre le dossier et j'essaie de me détendre, mais une rivière de sueur me dégouline dans le dos et mon cœur bat comme un tambour. Le métro avance à grand fracas sous Helsinki.

J'ai eu chaud. Trop chaud.

CHAPITRE DEUX

Je me glisse dans ma chambre et je planque l'argent dans une lunch box sous mon lit. Je meurs de faim. Je pourrais dépenser quelques euros sur une pizza à emporter, mais j'économise pour la grande aventure. Alors je me rabats sur un pillage du frigo.

Je fourre du fromage dans ma bouche, trop vite pour en sentir le goût, mais ma mère, mon père et Tuomas, mon petit frère, sont tous assis là, à la table de la cuisine. Ils me fixent d'un regard tellement bizarre que j'ai du mal à avaler ce truc. Il se trame quelque chose. Mon père me dévisage d'un œil froid et maman n'arrête pas de se passer les doigts dans les cheveux. L'ambiance à la maison a toujours été tendue, mais là, elle est franchement mauvaise. Même Tuomas, ce moulin à paroles, ne dit rien. Il règne une drôle d'atmosphère et je ne sais pas pourquoi, mais elle me met mal à l'aise.

WILD SONG

Mon père sort de son silence habituel. Il tient la main de ma mère, qui a recommencé à trembloter. « Tu vois ce que tu fais à ta mère ? » dit-il en essayant de ne pas crier. « Tu la rends malade. » Il lui caresse les cheveux. « Tu n'as aucun respect pour nous. » Il se donne beaucoup de mal pour garder une voix égale. « Ton petit frère te regarde avec admiration. » Ça y est, papa perd son sang-froid. Il hausse la voix. Je recrache le fromage. « Et toi, tu ne fais même pas attention à lui. Vivre avec toi, c'est vivre avec un monstre. Ça ne peut pas continuer, Niilo. On ne peut plus supporter ça. »

Je rigole et j'attrape une canette de coca dans le frigo.

« Je te préviens, Niilo. Ça ne peut pas continuer. »

J'ai peur et je ne sais pas pourquoi. Je pousse un grognement et je retourne dans ma chambre en tapant des pieds.

C'est là que je me trouve, deux jours plus tard, allongé sur le tapis à écouter CrashMetal aussi fort que le bouton du volume le permet, les basses vibrant jusque dans mes os. Je n'ai pas le temps de terminer la chanson. On sonne à la porte. C'est inhabituel, alors je le remarque – malgré la musique assourdissante j'entends le tintement. Je m'assieds et j'éprouve un sentiment de froid. Sans aucune raison je me mets à trembler. Juste après, j'entends ma mère pleurer. Il y a quelque chose qui cloche.

J'attrape la télécommande et je baisse le son. Maintenant, j'entends les voix de mes parents. Pressantes, étouffées. Puis la sonnette tinte à nouveau, de manière plus insistante. Je me lève d'un bond, comme s'il fallait que je sois prêt, et j'entends la

WILD SONG

porte d'entrée qui s'ouvre. Des voix basses. Des voix aiguës et des voix graves. Puis le bruit des pas précipités de ma mère. Il se passe quelque chose.

L'instant d'après, la porte de ma chambre s'ouvre à la volée et voilà ma mère sur le seuil, décoiffée. Des rigoles de mascara lui salissent le visage. « Pardon », sanglote-t-elle. Elle essaie de m'embrasser mais je la repousse, le cœur cognant à toute allure. J'entends des voix rapides dans l'entrée et je sens la panique me prendre à la gorge. Je plonge sous le lit et j'attrape ma planque d'argent. « Pardon, Niilo, répète ma mère en boucle, mais il fallait que je le fasse. »

Pardon pour quoi ? Qu'est-ce qu'il fallait qu'elle fasse ? Tout le contenu de ma lunch box se répand par terre et je rattrape les billets que je fourre dans ma poche. Je n'ai que treize ans. Ça n'entrait pas dans mon plan. Tant pis. Quelque chose me dit qu'il faut que je me barre. Maintenant !

Je repousse le lit et me propulse hors de la chambre. Ma mère me court après, elle continue à pleurer – pardon – pardon. Un film au ralenti passe dans ma tête.

En pleine réalisation. En technicolor.

Ça dure une éternité.

Mon père est debout sur le seuil du bureau, les yeux fixés par terre. Il ne veut pas croiser mon regard. Il y a une grosse valise noire près de la porte d'entrée. À côté d'elle, deux hommes en vêtements sombres. Grands. Les mâchoires carrées. L'expression grave. Derrière eux, la trace d'un poing sur le mur jaune pâle.

WILD SONG

La trace de *mon* poing. Souvenir d'une colère – j'essaie de me rappeler laquelle. Derrière moi ma mère sanglote toujours. « Pardon. » Encore et encore. « *Pardon!* »

Je dévisage les hommes. Je les prends d'abord pour des policiers, comme si j'avais toujours su qu'ils me rattraperaient. J'ai l'impression d'avoir toujours attendu cet instant – qu'il devait arriver – et pourtant je suis plus indifférent que je ne l'aurais cru. Mais ils n'ont pas une tête de policiers.

« On t'a tout donné », pleure ma mère. Elle essaie de me prendre par le bras. « Tu as une chance de tout recommencer, Niilo. Ils ont dit qu'il valait mieux ne rien te dire jusqu'à aujourd'hui. C'est pour ton bien. Ils t'emmènent dans un endroit bien. Une école spéciale. Ils vont t'aider. Ne m'en veux pas. Et ça ne durera pas toute la vie. »

– Pas toute la vie, Niilo, répète mon père comme un pantin. On dirait le refrain d'une chanson. *Pas toute la vie, Niilo.*

– Salut, Niilo, je m'appelle Sam, dit l'un des hommes en me regardant droit dans les yeux. Il a une voix forte et grave, son regard est calme. Il désigne son compagnon d'un hochement de tête. « Lui, c'est Vilho. »

Qui sont ces hommes s'ils ne sont pas de la police ? Pourquoi est-ce qu'ils s'avancent vers moi ? Je pousse ma mère de côté et j'assène un coup au mur. Puis l'idée me frappe comme un éclair : la valise noire est pour moi – on m'emmène. Je plonge pour atteindre la porte, mais une main puissante m'agrippe le bras. Je renverse la valise d'un coup de pied, mais ces hommes

WILD SONG

sont costauds. Ce n'est pas la première fois qu'ils font ça. N'empêche, je lutte, je me tortille, je hurle comme trente-six diables.

Mais trois minutes plus tard j'ai quitté cette maison. Ils m'ont confisqué mes lacets de baskets. Ils ont déniché ma poche secrète, avec le couteau, les cigarettes et le briquet. Tandis qu'ils m'escortent jusqu'à la voiture, l'argent tombe de ma manche. Celui qui s'appelle Sam ramasse les billets et retourne à la maison en courant pendant que Vilho me tient par le bras. Je regarde par la vitre de la voiture ; je vois Sam tendre l'argent à papa, je vois mon père prendre l'argent, debout sur le seuil, l'air complètement ahuri. Puis mon père me fait un signe d'au revoir, la liasse de billets à la main. Je lui jette un regard furieux et je détourne les yeux.

C'est Sam qui conduit. Vilho est assis à l'arrière à côté de moi. Rien de tout cela ne paraît réel – j'ai l'impression d'être dans un film. Je sens des larmes me piquer les yeux. J'ai les dents qui claquent. Je n'arrive pas à les en empêcher, mais la rapidité de toutes ces scènes a quelque chose d'excitant. La voiture traverse en ronronnant le quartier verdoyant, puis elle rejoint la grand-route qui mène au centre d'Helsinki. Sam conduit plus vite sur la voie rapide.

– Ta mère n'arrivait plus à faire face, me dit Vilho. Mais tu as de la chance, Niilo. Tu vas à l'École Sauvage. On ne s'y prend pas toujours comme ça, par le style kidnapping, mais ta mère pensait que tu fuguerais si tu savais. Pardon pour cette sortie éclair.

WILD SONG

Sam rit et me fait un clin d'œil dans le rétroviseur.

– Ce n'est pas un endroit dur, là où on t'emmène. Détends-toi, petite tête, ça va bien se passer.

J'imagine des animaux sauvages, des lions, des tigres, des ours bruns et des hardes de bisons galopant en désordre.

– C'est sur une île, dit Sam tandis que la voiture s'approche du port.

Les étals du marché près du port sont en pleine activité et j'imagine les peaux de rennes. J'essaie de ne pas penser à la mer. Devant nous, il y a un petit ferry avec sa passerelle descendue. La voiture se dirige droit vers lui.

Je commence à paniquer sérieusement. Il y a beaucoup de choses que je n'aime pas, mais la première d'entre elles, c'est la mer. Je me mords violemment la lèvre tandis que la voiture s'engage sur la passerelle du ferry. Je sens le goût du sang.

– L'École Sauvage a son île à elle toute seule. On ne regarde pas à la dépense, dit Sam. Pour le vilain garçon, hein ?

Il fait rugir le moteur tandis que la voiture roule sur la rampe.

Le poids de la voiture fait cliqueter la structure métallique et j'ai l'impression que je vais me faire dessus. Je n'arrive pas à croire que cette scène est réelle. Je ferme les paupières de toutes mes forces – mais il faut bien que je voie ce qui se passe, alors je les rouvre. Il n'y a plus que le pilote du ferry, Sam, Vilho et moi à bord du bateau. La voiture noire est la seule à rouler sur la rampe.

WILD SONG

Une fois entré dans le ventre du bateau, Sam coupe le moteur. La voiture tangué. « On va rester dans la voiture, dit Sam. Le voyage est très court. » J'entends le bruit sourd de la rampe qui se rabat. Puis le ferry démarre.

La voiture est ballottée d'un côté à l'autre. Il reste des blocs de glace sur la mer, et le bateau les brise, avec des chocs, des grondements. Je me cramponne à mon siège et la panique monte dans ma gorge comme du vomi.

« La mer est agitée, crie Sam à mon attention. Accroche-toi et respire fort. » Je grogne, je ne peux pas m'en empêcher. « Donne-lui un sac, Vilho, vite » crie Sam.

Mais il est trop tard. Je vomis sur le pantalon noir de Vilho.

– Berk, crie-t-il en s'écartant. Fais-le sortir de la voiture !

L'instant d'après, je me retrouve agrippé au bastingage du ferry où je grogne tout ce que je peux en donnant des coups de pied à la bouée de sauvetage. Je vomis, encore et encore. Le vomi tombe en tourbillonnant dans les embruns tandis qu'Helsinki tangué et plonge derrière nous. La glace se fend et s'émiette sous la coque. Vilho est derrière moi, il me tient par mon sweat, au cas où je sauterais par-dessus bord. À travers mes larmes, mon mal de cœur et ma terreur, j'aperçois une petite île qui grossit.

Sam traverse le pont d'une démarche vacillante ; il revient avec une serviette. « Débarbouille-toi, crie-t-il. On y est presque. »

WILD SONG

À notre arrivée sur l'île, la voiture redescend la passerelle et grimpe en gémissant une piste de terre qui n'a pas l'air faite pour les voitures. Quelques minutes et plusieurs centaines de pins plus tard, elle s'arrête et les deux hommes – un de chaque côté – m'escortent. Si je ne me sentais pas si nauséux j'aurais pu me prendre pour une star.

– On va finir le voyage à pied, dit Vilho avec un grognement. Il a l'air malade, lui aussi.

Mes genoux n'arrêtent pas de flancher. Sam et Vilho me soutiennent. Je perçois vaguement un groupe d'arbres flous. Quelqu'un pousse un cri au loin. Je vois des poules. J'entends un chien aboyer. Je vois un banc de bois. On s'arrête devant le banc.

– Regarde ce qui est écrit dessus, dit Sam. « *Bienvenue à l'École Sauvage.* »

Je m'écroule sur le banc avec un gémissement. Eux aussi. « Profite bien de cet endroit », dit Sam. Puis il me donne un coup de coude et sourit. « *Enfant sauvage !* »

– Ouais, il pousse à l'état sauvage, ça se voit, dit Vilho.

Je ne le regarde pas, mais je vois la tache de vomi sur son pantalon. L'odeur me redonne la nausée. Je lève la tête avec un grognement. Devant nous, au milieu d'un bosquet de pins, se dresse un large bâtiment de briques rouges. C'est ça ? L'École Sauvage ? Elle n'a pas l'air sauvage !

– Tu vas vivre toutes sortes d'aventures ici, dit Sam.

WILD SONG

Mais je suis déjà décidé à ne pas profiter de cet endroit. Je fronçe les sourcils pour montrer que je me fiche bien de ce grand bâtiment et des aventures qui s'y passent. Mais au fond de moi, les battements de mon poulx célèbrent une petite victoire. J'ai traversé la mer. Et j'ai survécu.

– T'as de la chance, dit Vilho. Tu restes ici. Pour nous, demi-tour, il faut qu'on reparte ! Tu n'aurais pas pu choisir un jour plus calme ?

Je le regarde. Je n'ai pas prononcé un mot jusqu'à maintenant. Je tousse. Je sens le vomi qui me colle à la gorge. Je tousse de nouveau, puis j'articule trois mots rauques. « Je n'ai pas choisi. »

Après ça, je ne parle plus pendant longtemps.

CHAPITRE TROIS

J'arrive un vendredi. Soirée film. « Bienvenue à l'École Sauvage », me dit un grand type mal rasé en me tendant la main. Je ne le regarde pas. Je ne lui serre pas la main. Le grand type continue à jouer son rôle positif malgré mes lèvres pincées et la puanteur du vomi. « Tu as de la chance, Niilo. Tu arrives juste à temps pour un film. Tu aimes les films ? »

Question débile. Ça dépend du film. Mais je ne réponds rien. Le grand type continue. « Tu vas aimer celui-ci. »

C'est ce qui s'est passé. Cette nuit-là, dans la salle de jeux, ils ont projeté un film qui s'appelait *Braveheart* où un gars se faisait pendre, écarteler et tailler en pièces, ce qui ne l'empêchait pas de crier « Liberté » en mourant. La plupart des garçons, dans la salle de jeux, avaient crié « Liberté ! » avec lui. Ils étaient tous dingues, ces garçons – il ne m'avait pas fallu deux minutes pour m'en apercevoir. On m'avait amené dans un genre d'asile de

WILD SONG

fous. Après le film, j'ai gribouillé le mot « liberté » sur le mur de ma toute petite chambre, au feutre noir. J'avais décidé, en cette première nuit, que la liberté était la seule raison de vivre.

Le cauchemar de noyade est revenu, à fond. C'était à cause du voyage en ferry et de ma nouvelle chambre. Cette chambre était petite et plutôt lugubre. Elle sentait l'eau de Javel. Dès que je fermais les yeux, j'avais le tournis, comme si j'étais de retour sur le bateau. Malgré mes efforts, je n'ai pas réussi à lutter contre le sommeil. Et l'instant d'après, j'ai subi l'embarquée familière, comme un coup en pleine gorge. Une épaisse muraille d'eau grise s'est soulevée très haut, puis s'est jetée sur moi. Des rouleaux grands comme des montagnes se sont avancés. La vague suivante s'est transformée en bateau. Celui-ci a été soulevé comme un fétu, puis il a coulé. Des mains qui s'agrippent, s'accrochent, se cramponnent, puis ce cri horrible...

Je me suis réveillé au milieu de la nuit, haletant, avec l'impression de me noyer. Je ne savais pas où j'étais. J'ai empoigné ma couette, puis je l'ai rejetée d'un coup de pied. Tout m'est revenu en un éclair. J'étais à l'École Sauvage – cette petite chambre avec son lit, sa table, une chaise et un tapis était mon nouveau chez-moi.

L'École Sauvage ne portait pas le nom de *prison*. Elle s'appelait *École Sauvage*. Mais il n'y avait rien d'autre sur la petite île, à part des tonnes d'arbres, de buissons, de rochers et de champs – et c'était l'une de ces îles finlandaises dont on fait le tour à pied en vingt minutes environ. Un rocher dans l'océan, encerclé

WILDSONG

par la mer. Génial ! Même s'ils insistaient très fort sur le fait que l'École Sauvage n'était pas une prison, ça y ressemblait de près. Après tout, je ne pouvais pas m'en aller comme ça ! Et comme je disais, certains de ces garçons étaient complètement fous. Pas de filles – seulement de vilains garçons qui faisaient beaucoup de bruit. Les éducateurs avaient l'air bien dans l'ensemble, mais ils étaient payés pour être bien. En tout cas, ils montaient en bateau et rentraient à la maison après leur tour de garde. Ils avaient des jours de congé, aussi. Et apparemment certains étaient ceintures noires de karaté.

Dans ma chambre, ce premier jour, j'ai bourré les murs de coups de pied et j'ai réussi à me casser l'os d'un orteil. L'infirmière de l'école m'a mis une attelle dessus et m'a donné une tasse de chocolat chaud. C'était l'une des rares femmes de l'île, pas jolie, mais elle avait de beaux cheveux qui sentaient le shampoing au citron. Elle m'a dit la même chose que Sam. *Profite bien de cet endroit. Comme si c'était la devise de l'École Sauvage. Pas pour toute la vie, Niilo. Profite bien de cet endroit, Niilo ! Enfant sauvage !*

Ensuite, j'ai bourré les murs de coups de poing. J'aurais donné n'importe quoi pour une cigarette. Cet endroit vrombissait de règles. Pas de drogue. Pas d'alcool. Pas de cigarettes. Pas de violence. Pas d'armes. Pas d'internet. Pas de téléphones portables. Je me suis couvert les mains de bleus jusqu'à ce qu'ils me mettent dans une chambre aux murs mous.

WILD SONG

Pendant trois jours et trois nuits, je n'ai pas voulu sortir. Ils me donnaient de l'eau à boire dans un gobelet en plastique. Ils m'apportaient du pain et du fromage. Ils m'ont fourni un seau pour faire pipi dedans. Je l'ai fait, puis j'ai renversé le seau, la chambre s'est mise à puer, je m'en fichais. La plupart du temps, je dormais. Trois ou quatre jours plus tard, le type au menton mal rasé a fini par entrer dans la chambre.

– Bon, Niilo, a-t-il dit sur un ton calme, on va se mettre au travail maintenant, hein ?

Quelques-uns de ses acolytes sont arrivés pour m'emmener de force à l'atelier de travail du bois. Pour faire de grandes choses à partir du bois ! C'est ce qu'ils m'ont dit. Quelle veine. Je suis resté debout toute la journée sous l'immense abri de bois, les mains dans les poches. Qu'ils essaient un peu de me mettre au travail. Ils n'y arriveraient pas.

Le prof de travail du bois était un type qui s'appelait Marko. Il avait une barbe très touffue qui me dégoûtait. « On va commencer par quelque chose de simple, d'accord, Niilo ? » m'a-t-il dit comme si j'étais un demeuré mental. Il agitait autour de lui une branche d'arbre. « Tu peux commencer par enlever l'écorce », a-t-il dit. J'ai secoué la tête et j'ai fait semblant de l'ignorer.

Pendant que les autres garçons obéissaient comme des moutons aux consignes de Marko, je traînais près de la fenêtre et j'observais la mer au-dehors. J'avais mon propre programme.

WILDSONG

J'étais sur une île – pas grande, mais quand même encerclée par la mer. Je voyais une chèvre blanche attachée à une corde. Même cette chèvre était prisonnière. Tandis que dans l'atelier les garçons bavardaient, riaient, ponçaient le bois et s'envoyaient des copeaux à la figure, je restais de mon côté. Je leur tournais le dos et me forçais à regarder la mer, les yeux grands ouverts. J'ai compté jusqu'à cent, malgré ma terreur. La mer avait un tel pouvoir.

J'ai joué ce petit jeu pendant plusieurs jours et personne ne m'a obligé à travailler le bois. Marko essayait bien pourtant. Chaque jour il venait me voir avec un travail intéressant, comme de poncer des planches à découper ! « Les garçons fabriquent des objets utiles à partir du bois, me disait-il comme si ça m'intéressait. Tu sais, on avait un garçon ici, il est parti depuis, mais il a fabriqué un cheval à bascule. Il s'est découvert un vrai talent pour la sculpture sur bois. Ce sera ton cas peut-être, Niilo. » J'ai regardé par-dessus son épaule, affichant un air de parfait ennui sur mon visage.

Marko m'a apporté des livres sur le travail du bois. Il est allé me chercher des saladiers en bois et d'autres trucs, et j'étais censé sentir combien le bois était chaleureux et amical ! Je secouais la tête. Ou je l'ignorais. Une autre fois, Marko a essayé de me mettre un morceau de papier de verre dans la main. « C'est râpeux au toucher, a-t-il dit, mais ça rend le bois lisse. » Je l'ai écrabouillé, laissé tomber et piétiné comme si c'était une ciga-

WILD SONG

rette. « Eh bien, a-t-il dit, on dirait que tu n'es même pas prêt à essayer. » Il n'a plus rien tenté après ça.

Au bout de huit jours, j'arrivais à regarder la mer en comptant jusqu'à cinq mille. Un énorme ferry passait chaque jour, qui reliait Helsinki à Stockholm. Je le savais parce que Marko me l'avait dit. « Je vois que les ferrys t'intéressent, Niilo », avait-il dit en se la jouant amical. « La glace de l'hiver a pas mal fondu maintenant. Avec un peu de chance on aura un bel été, hein Niilo ? »

Je l'ai ignoré, me bornant à regarder le ferry glisser à la surface de la mer comme une tour flottante. Tôt ou tard, je finirais par m'enfuir. Je m'imaginai sur cet énorme ferry, cap sur la Suède. Je prévoyais de devenir mime dans les rues là-bas. J'avais vu des types à Helsinki se tenir raides comme des statues. Tout ce qu'ils faisaient, c'était se déguiser, poser un chapeau devant eux, rester immobiles et ils gagnaient des fortunes. J'étais assez bon pour rester immobile, moi aussi.

« Je ne parviens pas à lui faire faire quoi que ce soit ». C'était Marko. Je l'avais surpris à parler au principal, M. Mal-Rasé. J'étais appuyé contre le mur du couloir à ce moment-là, invisible. Marko secouait la tête et haussait les épaules : le langage corporel de la défaite. Ça avait le goût d'une petite victoire, de le voir fléchir entre ses larges épaules. « Avec les autres garçons, ça marche. On fait une bonne équipe. On échange des blagues. J'arrive à les mettre au travail. Quelques-uns fabriquent des planches à pain. Mais avec Niilo rien ne fonctionne. » Il avait

WILD SONG

l'air déprimé, le pauvre. « Niilo s'en fiche. Il m'ignore et ne fait rien d'autre que regarder par la fenêtre. Il ne parle jamais. Il ne sort jamais les mains de ses poches. Il ricane en voyant les autres travailler, à tel point que ceux qui aimaient travailler le bois commencent à dire : Pourquoi on doit travailler alors que Niilo ne fait rien ? »

C'est comme ça qu'on m'a fait sortir de l'équipe de Marko. Le lendemain on m'a emmené au jardin et j'ai été remis à un éducateur particulier.

Hannu.

« Voilà, je ne suis pas un bon dormeur. Et ça empire. J'ai peur de m'endormir, peur que les vagues déferlent sur moi, que le lit se change en bateau [...] »

Niilo a treize ans. La nuit, il fait des cauchemars qui le hantent sans fin, le jour, il est violent. Ses parents, qui ne savent plus comment lui parler, décident de l'envoyer à l'École Sauvage : une école spéciale, sur une île. Mais l'île suffira-t-elle à changer Niilo ? Et quelle blessure se cache derrière ses peurs ?

Un roman fort, percutant qui ne laissera aucun lecteur indifférent.



Janis MacKay a été journaliste, actrice, conteuse d'histoires et professeur de théâtre...

Récemment, elle a eu la possibilité d'aller vivre dans une résidence d'artistes en Finlande. Elle en est revenue imprégnée de nature et de légendes finlandaises et c'est de là qu'est né Wild Song, qui fait résonner en chacun la quête de sa propre identité.

13,90€ TTC France

www.fleuruseditions.com



RETROUVEZ TOUTE L'ACTUALITÉ DES ROMANS FLEURUS SUR

